

que lui, profita de l'occasion pour le conjurer ardemment de renoncer à une vie de désordres. Ce fut un jour de grâce pour Simon Legrec ; les bons anges l'appelèrent ; il se laissa presque convaincre, et la miséricorde divine lui tendit les bras. Il y eut en lui un combat ; mais le mal remporta la victoire, et il résista de toute la force de sa grossière nature aux impulsions de sa conscience. Il reprit le cours de ses débauches. Un jour, il repoussa brutalement sa mère à genoux devant lui pour le supplier encore, la laissa sur le sol sans connaissance, et retourna à son vaisseau. Legrec avait oublié sa mère quand une nuit, au milieu d'une orgie, on lui mit une lettre dans la main. Il l'ouvrit, et il en sortit une longue mèche de cheveux qui s'entortilla autour de ses doigts. Cette lettre lui annonçait que sa mère était morte en lui pardonnant.

Le mal engendre une sorte de fantasmagorie qui transforme en spectres effroyables les choses les plus douces et les plus saintes. L'image pâle d'une mère affectionnée, son pardon et ses bénédictions produisirent sur le cœur de Legrec l'effet d'une condamnation terrible, et lui firent penser au jour du jugement et du céleste courroux. Il brûla la lettre et les cheveux ; et quand il les vit siffler et pétiller dans les flammes, il frêmit à l'idée des feux éternels. Il essaya de boire, de se divertir, de chasser des souvenirs importuns ; mais souvent dans la nuit profonde, à l'heure où un calme solennel force l'âme du méchant à s'entretenir avec elle-même, il avait vu sa mère à son chevet ; il avait senti cette mèche de cheveux s'enlacer doucement autour de ses doigts. Alors une sueur froide lui couvrait la face, et il se levait avec effroi. Vous qui vous étonnez de voir que Dieu est amour, et que Dieu est un feu dévorant, ne voyez-vous pas que pour l'âme endurcie au mal, l'amour parfait est une épouvantable torture, un arrêt fatal, le dernier saut du désespoir ?

—Le diable l'emporte ! se dit Legrec en buvant un verre de punch : où a-t-il pu prendre ça ? Cela ressemblait absolument à... Je croyais avoir chassé ce souvenir : il est donc bien difficile d'oublier... Je suis seul, je vais appeler Emmeline ; elle me déteste, la guenon ! Je m'en fiche ! je la ferai venir.

Legrec s'avança dans le vestibule au pied d'un escalier jadis magnifique ; mais le passage était encombré de caisses et d'une immonde litière ; les marches dépourvues de tapis semblaient, dans les ténèbres, monter sans fin vers un lieu inconnu. Les pâles clartés de la lune pénétraient par le vitrage cintré, dont les débris surmontaient la porte. L'air était froid et malsain comme celui d'un caveau.

Legrec s'arrêta au pied de l'escalier, et entendit chanter une voix qui, dans cette vieille maison, lui sembla étrange et fantastique, peut-être parce qu'il avait déjà les nerfs agités. Elle chantait avec expression une hymne répandue parmi les esclaves :

Que de deuil, de douleurs, lorsque, pour nous juger,  
Sur son trône éclatant le Christ viendra siéger !

—Maudite folle ! dit Legrec ; il faudra que je l'étrangle... Emmeline ! Emmeline !...

Mais il eut beau appeler, un écho moqueur répéta seul les sons de sa voix rauque et la douce voix continua à chanter :

Peu nombreux seront les élus ;  
Le jugement sera sévère ;  
Et séparé de sa mère,  
Le fils ne la reverra plus !